Crabe mayo

Juliane Allendorf

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Juliane Allendorf

Crabe mayo



TÉMOIGNAGE

Juliane Allendorf

Crabe mayo

2018

Les Éditions du Panthéon
12, rue Antoine Bourdelle – 75015 Paris
Tél. 01 43 71 14 72 – Fax 01 43 71 14 46
www.editions-pantheon.fr

Facebook – Twitter – Linkedin

Pour Freddy, évidemment

—
Ne vous rhabillez pas. Installez-vous sur la table d'examen, torse nu. Le médecin va venir dans quelques minutes.

Je suis la manipulatrice dans la pièce adjacente, celle où l'on pratique les échographies. Elle a été très douce, presque maternelle et s'est appliquée à ne pas trop m'écrabouiller les seins lors de la mammographie. Et je sais de quoi je parle. J'en fais depuis que j'ai vingt ans, tous les deux ans. Glande mammaire en grappe, microkystes, antécédents familiaux. Maman a eu son premier cancer du sein à 38 ans.

Cette fois-ci, j'avais pris rendez-vous en urgence. Directement, avant même d'avoir la prescription de la part de ma gynéco. Un matin, devant la glace, quand je scrutais les ravages que font la bonne bouffe, le manque de sport – juré, demain je m'y mets – et l'alcool (et oui, on picole un peu…) sur le corps de la femme une fois qu'elle a dépassé la quarantaine (c'est marrant cet homonyme), j'avais vu que mon sein droit avait changé de galbe. Et oui, je dis bien galbe, parce qu'ils sont bien galbés mes seins. C'est à peu près la dernière chose qui tient la route. J'avais palpé une grosseur anormale dans mon sein droit et j'avais tout de suite su que c'était grave. Alors, j'avais pris les choses en main.

—
Bonjour Madame.

Le médecin entre. C'est un homme que je ne connais pas. Pourtant, j'avais pris expressément rendez-vous avec la femme médecin qui me suit depuis que j'habite la région. Je l'avais même suivie quand son cabinet avait déménagé du centre-ville pour s'installer dans cette clinique.

—
Bonjour. Je croyais que j'avais pris rendez-vous avec Madame…

—
Oui, mais depuis qu'elle a eu une petite fille, elle ne travaille plus le mercredi. Je suis son associé et je la remplace. Ne vous inquiétez pas. J'ai vu les clichés de votre radiographie, il y a des zones qui montrent une image suspecte. On va vérifier avec l'échographie. Mettez les bras derrière la tête, détendez-vous, ce ne sera pas long.

L’homme a la cinquantaine, il est calme, parle d’une voix posée. Il m’inspire confiance. Ce qu’il voit sur l’écran n’a pas l’air de lui plaire. Il mesure, repasse sur la zone, remesure.

—
Écoutez Madame, d’après ce que je vois, nous sommes en présence d’une tumeur. Je ne peux pas vous dire avec certitude si elle est maligne ou bénigne, mais sur notre échelle qui va de 1 à 5, je la classerais 5. Si vous avez un peu de temps, je vous reprendrai d’ici une heure pour un prélèvement. Seule une biopsie peut nous donner plus de renseignements. En attendant, allez prendre quelque chose à la cafétéria.

Je fais ce qu’il m’a dit. Je vais prendre quelque chose à la cafétéria.

Au bout d’une heure, je me retrouve à nouveau sur la table. La manipulatrice, la douce, fait maintenant office d’infirmière. D’un geste tendre, elle me passe la main sur la tête.

—
Ne vous inquiétez pas, on va vous faire d’abord une anesthésie locale. Vous n’allez rien sentir.

Le médecin revient, me demande si on m’a déjà fait ce type de prélèvements. Je lui dis que oui. Il tient quand même à me rassurer :

—
Ça ne fait pas mal, mais ça fait un bruit désagréable, un peu comme une agrafeuse électrique. Je vais le faire une fois à vide, pour que vous entendiez à quoi ça ressemble. Pour que vous ne sursautiez pas tout à l’heure.

Pang ! C’est un bruit cinglant, agressif, en parfait accord avec la brutalité du geste qu’il accompagne. Tailler dans le vif. Arracher un morceau de chair. Extraire un échantillon du corps. Je connais ce bruit. Mais je l’avais oublié. Je sursaute. Me crispe. La manipulatrice-infirmière me prend la main.

—
Détendez-vous.

L’aiguille me semble énorme, épaisse, monstrueuse. Le médecin me pique, je ne sens rien. Pang ! Et encore une fois. Pang ! Compresse, pansement. C’est fini.

—
Vous pouvez vous rhabiller. Venez dans mon bureau.

Je le suis, m'assois en face de lui, essaye de ne pas perdre contenance, blague.

—
Alors, c'est grave, Docteur ?

—
Malheureusement, je pense que oui. On sera fixés d'ici une semaine, quand on aura les résultats du prélèvement.

—
D'ici une semaine, je suis censée être partie en vacances.

En termes de vacances, c'était une année spéciale. Mon mari travaillait depuis quinze ans dans la même entreprise et, pour le récompenser de ses loyaux services, on lui accordait soit une semaine de salaire supplémentaire, soit une semaine de congé en plus. Le choix était vite fait. Il s'était arrangé pour prendre cinq semaines de vacances d'affilée. Quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait. On avait imaginé un beau voyage en bateau, où chacun allait trouver son compte. Mon mari, le copropriétaire du bateau, les enfants, moi. Les hommes étaient partis deux jours auparavant faire de la voile sportive, descendre d'une traite jusqu'à Formentera pour faire de la plongée sous-marine. Je devais les rejoindre en avion avec les enfants d'ici une semaine à Palma de Mallorca pour encore quatre semaines de balade plus familiale.

—
Écoutez, cela ne sert à rien de rester ici. On ne saura rien avant une grosse semaine à cause du 14 juillet qui tombe en plein milieu. Partez au moins un peu. Quand deviez-vous rentrer ?

—
Vers le 20 août. Ça vous semble trop tard ?

—
Honnêtement, oui. Pour moi, il s'agit d'une tumeur agressive. Il ne faut pas trop tarder. Si on ajoute le temps qu'il faut pour prendre rendez-vous avec un chirurgien… En plus, en période de vacances…

—

On ne peut pas prendre rendez-vous tout de suite ? *Just in case*. Je vous appelle d'ici une semaine d'Espagne, vous me donnez les résultats par téléphone. Si vos soupçons sont confirmés, je rentre plus tôt.

—

C'est que, normalement, on ne donne pas de résultats par téléphone. Psychologiquement, ça peut être…

—

Docteur, vous pensez que j'ai un cancer ?

—

Oui.

—

Donc c'est dit. Vous ne pouvez plus rien m'apprendre de pire.

—

D'accord. Passons aux choses pratiques. Vous préférez un hôpital public ou une clinique ?

Je lui réponds que je préfère le meilleur médecin. Il décroche alors son téléphone et appelle le chirurgien de l'Institut du sein sur son portable. Il le tutoie. Ça a l'air d'être un ami. Il lui présente mon cas, explique les circonstances, me prend un rendez-vous pour le 2 août, puis m'en donne un autre pour une IRM le 3.

Plus tard, je me suis dit que j'avais fait une confiance aveugle à ce médecin que je n'avais jamais vu avant. Je ne me suis pas renseignée sur le chirurgien ni sur la clinique. Il aurait pu m'envoyer chez un copain charlatan et charcuteur, je n'en aurais rien su. Mais je me suis fiée à mon instinct.

—

Le 2 août était un jeudi. Mon mari m'a accompagnée à la clinique. Le médecin – très sympathique – a pris son temps.

—

Quand vous allez sortir d'ici, vous ne devez plus avoir aucune question.

Il nous a expliqué en détail comment était fait un sein, quelle était

la tumeur, comment il allait procéder. Il était très confiant. Mais quand nous sommes arrivés à la question des délais, son visage s'est assombri. Il allait partir en vacances dans une semaine, il n'opérait que le mardi, donc les patientes entraient en clinique le lundi soir. Il y avait trop d'examens à faire – analyse de sang, IRM, scintigraphie osseuse, recherche et marquage du ganglion sentinelle, visite préalable chez l'anesthésiste… Ça n'allait pas être possible. Pas assez de temps. Mais il ne savait pas qui m'accompagnait.

—

Mais on peut faire ces analyses et visites demain et lundi matin, a suggéré mon mari.

—

Je crains que vous ne puissiez obtenir tous ces rendez-vous dans un délai aussi court.

—

Est-ce que **vous** avez la possibilité d'opérer ma femme avant vos congés ?

—

Oui, il me reste un créneau mardi matin.

—

Alors, programmez-la. Nous nous occupons du reste.

Nous, ça voulait dire lui.

Il a fait le tour des secrétariats des différents services, a insisté (moi, je n'ose pas), passé des coups de fil (je ne sais toujours pas bien utiliser mon portable), a été très aimable (ça, je sais le faire, mais je suis quand même moins efficace : une femme qui insiste pour elle-même, c'est une emmerdeuse, un mari qui insiste pour sa femme, c'est un prince charmant), ou exécrable (moi, jamais, même avec les cons) et avait déjà décroché deux rendez-vous pour l'après-midi même. Le lendemain, il m'a conduite à moto aux différents endroits, lundi matin, j'ai eu les derniers résultats et lundi après-midi, je suis entrée à la clinique. Ouf !

L'opération s'est bien passée. Le médecin était content du résultat et moi, j'allais plutôt pas mal.

—

Je savais que j'allais perdre mes cheveux, c'est pourquoi je voulais m'acheter un couvre-chef que je pourrais mettre à la place de la perruque. Je me rends donc chez LE chapelier de la ville. Comme pour me narguer, la vendeuse qui m'accueille a des cheveux magnifiques qui lui tombent en cascades bouclées jusqu'aux fesses.

—

Bonjour Madame. Je peux vous renseigner ?

—

Bonjour, oui, je cherche un turban.

—

Un turban de cérémonie, quelque chose d'habillé ?

—

Non, plutôt (je ne sais pas comment s'appelle l'objet de mes désirs), plutôt, vous voyez, quand on perd ses cheveux à cause d'un traitement médical…

—

Ah. Vous voulez dire un bonnet de chimio !

C'est donc cela, le nom de la chose.

—

Venez avec moi !

Je la suis jusqu'au fond du magasin où elle se met à genoux pour extraire une caisse d'en dessous des étagères. L'expression *chercher quelque chose de derrière les fagots* prend tout à coup tout son sens ! Visiblement contente d'elle, elle pose la caisse devant moi. À l'intérieur gisent des objets difformes dans les tons grisâtres, beigeâtres et marronnasses. Au choix !

—

C'est tout ce que vous avez comme couleur ?

—

Oui, pourquoi ? Vous cherchiez un ton précis ?

—

Du rouge.

—

Voyons, Madame. Du rouge, c'est beaucoup trop voyant.

J'avais oublié que j'étais malade et de ce fait obligée de me la jouer discrète pour ne pas attirer le regard d'autrui. Deuxième tentative :

—

Bleu marine ?

—

Ah désolée ! L'année dernière, vous auriez eu plus de chance. (Tu parles d'une chance !) Mais cette année, le bleu marine n'est pas du tout à la mode.

Je ne peux pas me retenir.

—

Parce que ça, en pointant mon index sur les choses qui garnissaient le fond de la caisse, c'est à la mode ?

—

Oui, cette année, ce sont les teintes souris, camel et chocolat.

Décidément, le nom fait tout. Je tente une dernière suggestion :

—

Et du noir ? Vous avez du noir ?

Le noir, c'est ma couleur préférée. Ça va avec tout, ça rend mince, ça s'accorde bien avec mon teint pâle, ça fait classe. Le visage de la vendeuse, jusqu'alors si souriant, s'assombrit. Quelque chose la dérange profondément. Elle est mal à l'aise. Cherche ses mots.

—

Mais Madame, le noir, c'est, c'est terriblement délicat…

—

Pourquoi ?

Je ne fais pas semblant, je ne vois vraiment pas où elle veut en venir.

—

Le noir, ça rappelle la mort !

Voilà, c'est dit. Le mot tabou est prononcé. C'est pas vrai !

—
Ah, oui, vous avez raison. Comme les dessous noirs, les bas noirs, la petite robe noire de Coco Chanel…

La pauvre vendeuse ne sait pas si je me moque d'elle ou non. Mais comme c'est une professionnelle, elle ne perd pas la face et s'efforce de sourire.

—
Attendez, j'ai peut-être ce qu'il vous faut.

Elle disparaît quelques instants et revient avec un turban noir affublé de deux larges rubans en dentelle qu'on doit enrouler autour de la tête. Pour rire, je l'enfile, elle me l'installe, satisfaite de sa trouvaille. Je me regarde dans la glace. Je ressemble à Alice Sapritch. J'extraordinaire ! Dans mon métier où le ridicule tue – je suis enseignante –, ce genre de faux pas peut vous coûter votre autorité pour toute l'année scolaire. Je l'enlève.

—
Je suis désolée, mais je n'ai rien d'autre à vous proposer.

—
Ce n'est pas grave. Merci, Mademoiselle.

En sortant, mon regard accroche un petit chapeau en toile couleur fraise que je ne mettrai jamais. Je l'achète quand même. 39 euros pour m'affirmer, ça aurait pu me coûter plus cher !

—

À la clinique, on m'avait remis des brochures. L'une est d'une association pour des femmes qui ont eu un cancer du sein et deux sont de fabricants de perruques avec des adresses de coiffeurs spécialisés.

Je commence à feuilleter celle de l'association qui indique un lien sur Internet. Je me connecte. Des adresses d'établissements de cure, des conseils psy et des témoignages. Je commence à lire : une jeune femme raconte comment elle a été anéantie, psychologiquement détruite, incapable de mener une vie normale après l'intervention. Ça fait peur, je zappe. Une autre témoigne :

« Le jour après l'opération, quand mon mari a vu qu'on m'avait enlevé le sein, il est parti. Je ne l'ai plus jamais revu. »

Ça existe, ça ? Je n'y crois pas. Quel lâche ! Je continue ma lecture. Cherche des témoignages positifs. Des histoires d'amour, de soutien, de solidarité, d'aide. RIEN. Il semble que les personnes qui n'ont pas été traumatisées n'éprouvent pas le besoin d'écrire. Mais je me rends compte plus tard, en parlant un peu autour de moi, que mon expérience est atypique. En France, près d'une femme sur sept développe un cancer du sein entre vingt et soixante-dix ans. Cela veut dire que tout le monde connaît au moins une personne qui en a eu un. Statistiquement, c'est une maladie qui se banalise. Mais pas individuellement. Je n'ai rencontré que très peu de personnes qui n'y associaient pas une très grande souffrance.

Je mets la brochure dans le tiroir des choses à garder, mais je ne l'ouvrirai plus jamais. À moi maintenant les perruques ! Les deux brochures sont très différentes. Je prends la plus grande dont le papier glacé ferait pâlir *Vogue*. À l'intérieur, des femmes, souvent très jeunes, très maquillées et habillées d'une façon qui se veut rigolote mais qui est tout simplement ridicule : tailleur blanc à épaulettes style *business woman* et talons aiguilles (il faudrait leur dire que plus personnes ne s'habille comme ça depuis les années quatre-vingt), minijupe, bas résille et cuissardes (la panoplie parfaite pour aller tapiner) et ainsi de suite. Toutes les femmes arborent un sourire exagéré qui suggère qu'elles sont hyper contentes de porter les perruques de la marque en question. Ha ha. Moi aussi, j'en meurs d'envie ! Puis vient une double page censée montrer que même avec une perruque, on peut avoir une activité de femme normale. Et qu'est-ce une activité normale de femme ? L'un des deux mannequins est habillé en tenue de ménage avec gants et tablier et de surcroît tient dans la main le manche d'un aspirateur. L'autre est habillé en jardinière. Jamais je n'irai chez un coiffeur qui se fait le complice de ce genre de représentations.

La deuxième brochure est plus sobre. Il n'y a que deux mannequins : une femme jeune, l'autre plus âgée. Pas de mise en scène inutile, pas de bouche de braise et de faux cils. On présente des perruques, c'est tout. Là aussi, l'adresse d'un coiffeur partenaire. Ce sera celui-là. Je l'appelle pour prendre rendez-vous.



Ce n'est pas vraiment un salon de coiffure. Deux pièces minuscules au fond de la cour d'un immeuble en centre-ville. L'établissement est tenu par deux jeunes gays qui annoncent tout de suite la couleur. Les pièces sont peintes de rose, plafond compris. Les deux garçons nous (je suis venue avec mon mari) mettent tout de suite à l'aise. Il n'y a que

nous qui avons rendez-vous à cette heure-là. C'est discret et intimiste. Je m'installe dans le fauteuil de coiffeur, devant la glace. J'ai déjà fait une sélection dans la brochure et on m'apporte les différents modèles.

Avant l'été, j'avais des cheveux mi-longs, une coupe à la Claire Chazal dont j'étais convaincue qu'elle m'allait bien. J'aimais bien la couleur aussi. Un blond cendré avec des reflets naturels plus clairs. Je les avais fait couper un peu avant de partir en vacances et encore plus court après l'opération. J'essayais de me convaincre qu'ainsi, je me préparais psychologiquement aux changements physiques à venir, mais en vérité, je voulais tout simplement tout contrôler. Je suis comme ça.

Le coiffeur m'enfile un bas sur la tête pour aplatir les cheveux afin de pouvoir me mettre la perruque. Il dit « installer ». Il me complimente sur le bel ovale de mon visage et sur le choix des modèles que j'avais fait. Je savais bien qu'il en faisait un peu trop, avec ses airs de copine et ses gestes maniérés, mais j'appréciais quand même. On se met très vite d'accord sur une perruque plutôt rock'n'roll, blond argenté et effet de racine. Elle me rajeunit.

—
Quand souhaitez-vous revenir ? Il faudrait calculer par rapport à vos dates de chimiothérapie. En général, les cheveux commencent à tomber après la deuxième cure. C'est bien de tondre juste avant.

La deuxième cure était prévue pour fin septembre. Trois semaines après la rentrée scolaire. Cela ne m'arrangeait pas du tout de changer de tête à ce moment-là.

—
J'aurais aimé venir plus tôt. Raser avant que cela ne tombe. Comme ça, je pourrai aller à la prérentrée avec ma nouvelle tête.

La prérentrée est le meilleur moment de l'année. Certes, il faut écouter le discours du proviseur, de l'intendant et d'un tas d'autres qui nous disent qu'ils ont travaillé, eux, pendant que nous, les profs, nous étions en train de nous la couler douce sur la plage, mais on revoit les collègues, raconte ses vacances, admire le bronzage de l'autre et après, on boit un coup. La plupart des personnes s'habillent pour l'occasion.

—
C'est une excellente idée. J'adore les femmes comme vous qui prennent les devants.

Moi aussi, je l'adore. *And everything is under control.*

—

Nous avons un couple d'amis qui s'est installé en Suède avec ses deux enfants. Cela faisait déjà deux ans qu'ils étaient partis et nous n'avions pas encore « trouvé le temps » de leur rendre visite. Toujours des excuses : on ne peut pas laisser les enfants tous seuls (ils n'attendent que ça), aller aussi loin pour un week-end, ce n'est pas raisonnable (tant pis pour le bilan carbone), c'est trop cher (Molière a écrit une pièce à ce sujet). Nous décidons donc de nous rendre à Göteborg le dernier week-end du mois d'août. Au programme visite de la côte, balades en ville, resto et surtout : fruits de mer, fruits de mer, fruits de mer. Dimanche matin, à la halle aux poissons, j'ai acheté quatre crabes. Pour me venger. Et il y aura de la mayo !

—

Deux jours avant la rentrée, je retourne chez le coiffeur pour la séance de rasage. Ou plutôt de tonte. Cette fois, c'est son ami qui s'occupe de moi. Prévoyant, il m'installe dos à la glace, la tête penchée en arrière. Il vaut mieux ne pas regarder pendant, me dit-il. Je suis moins fière que lors de la prise de décision de ne pas attendre la chute de mes cheveux. Mais je me promets de ne pas pleurer. Pourtant, le bruit de la tondeuse a raison de ma résistance et je sens les larmes couler et stagner dans mes oreilles. Le coiffeur ne dit rien. Avec beaucoup de douceur, il éponge.

Quand je me tourne vers la glace, c'est le choc. Un petit cri m'échappe.

—
Je suis d'accord avec vous. Vous avez un crâne magnifique. Vous pourriez même vous permettre de ne pas porter de perruque.

Bon, il ne faut quand même pas exagérer.

Affublée de ma nouvelle tête, je sors dans la rue. J'ai l'impression que tout le monde voit que ce ne sont pas mes vrais cheveux. Mais non. Aucun regard des passants qui trahirait un quelconque intérêt pour mon apparence. J'ai rendez-vous avec ma belle-sœur pour prendre un café et lui rendre des livres.

—
Salut. Alors, comment tu me trouves ?

—
Bof, moyen. Avant, c'était mieux.

S'il y a une chose que l'on ne peut pas lui reprocher, c'est d'être hypocrite.

Plus tard, je retrouve mon fils. Après quelques minutes – qui n'étaient certainement que des secondes – je lui demande :

—
Alors ? Tu me trouves comment ?

—
Pourquoi ?

—
J'ai une perruque.

—
Ah oui. Tu sais, ça ne te change pas tellement. Je n'avais même pas remarqué.

—

Au début des années quatre-vingt, Marianne Faithfull chantait :

At the age of thirty-seven
she realised,
she'll never ride through Paris,
in a sports car,
with the warm wind in her hair
……

Bon, d'accord, ce n'est pas tout à fait moi. D'abord, j'ai déjà quarante-sept ans. Puis, j'ai habité dix ans à Paris. Et j'ai déjà senti le vent chaud dans mes cheveux en roulant en voiture. Mais c'était sur la Côte

d'Azur, dans la Diane décapotable de Manu, alors ça ne compte pas vraiment.

Donc, il me faut une voiture de sport décapotable. Je dis toujours que je me fiche des voitures, du moment qu'il « y a une radio et que ça roule ». Mais ce n'est pas vrai. C'est juste pour me donner un genre, du style : la nana qui n'est pas attachée aux valeurs matérielles. Mais j'adore les belles bagnoles ! Par contre, je déteste regarder les petites annonces pour en trouver une. Alors, je mets super-mari sur le coup. Car en matière de voitures, super-chéri ne rime pas avec supercherie. Lui, il veut tout de suite m'acheter une Porsche. Il trouve que je la mérite. Mais je le soupçonne de penser que c'est lui qui la mérite. De plus, je trouve ça tout de même un chouïa trop voyant. Et comme les vieilles anglaises, genre voiture de James Bond, sont vraiment hors de prix – en plus, il paraît que les pièces détachées vous coûtent un bras – je me rabats sur une petite japonaise.

Une semaine plus tard, je suis l'heureuse propriétaire d'un petit bolide gris métallisé, intérieur cuir et capote bleu marine. La classe !

Mais me voilà confrontée à des problèmes dont j'ignorais l'existence jusqu'à présent. Parce que *warm wind in the hair*, *why not*, mais *warm wind* dans la perruque… D'après mon coiffeur, je ne risque rien, des perruques qui s'envolent, ça n'arrive que dans les films. Oui, mais ma vie, c'est un film. Alors je préfère ne pas prendre le risque. Je m'équipe donc d'un foulard à la Grace Kelly, ou à la Françoise Sagan si vous préférez les références littéraires, et je pars. Seul bémol : comme nous avons un mois de septembre particulièrement ensoleillé – réchauffement climatique oblige – et que la chimiothérapie rend photosensible, je suis obligée de me tartiner d'écran total pour ne pas arriver en mode tomate au lycée.



Une copine m'a conseillé d'aller voir une magnétiseuse pour mieux supporter les effets de la chimio : nausées, vomissements, maux d'estomac…

Normalement, je ne crois pas en ce genre de choses, mais je me suis dit que cela ne pourrait pas faire de mal et comme je ne voulais pas m'arrêter de travailler, il valait mieux mettre toutes les chances de mon côté. Je vais donc voir la dame qu'elle m'a conseillée. Elle me fait asseoir sur son canapé et me caresse le ventre pendant une heure.

—
Voilà, vous ne serez pas malade.

—

Première chimio. Je suis arrivée en taxi, ou plutôt en VSL – véhicule sanitaire léger. Un taxi d'une compagnie spécialisée, qui emmène les gens pour leurs traitements à l'hôpital. Le chauffeur, lui, est un spécialiste de la question :

—
C'est pour une chimio ?

—
Oui.

—
La première, je présume, puisque c'est la première fois qu'on vous conduit.

—
Oui.

—
Cancer du sein ?

—
Oui.

—
Donc vous allez avoir six séances.

—
Non, quatre.

—
Vous êtes sûre ? Parce que, pour un cancer du sein, c'est toujours six.

—
Pas pour le mien.

—
Alors, ça, c'est bizarre !

J'essaie de façon ostentatoire d'envoyer un texto, juste pour qu'il la boucle. Mais ça ne l'impressionne pas du tout. Il se sent obligé de me faire la conversation. Que j'étais bien jeune pour un cancer. Que ça se guérissait bien. Qu'il ne fallait pas que je m'inquiète mais que j'allais avoir de sacrées nausées après la chimio. Que je n'allais plus pouvoir avaler quoi que ce soit. Heureusement, mon mari a reçu mon message et vient à mon secours par coup de fil interposé. Je fais durer la conversation. D'ici dix minutes, on sera arrivés à la clinique.

—
Au revoir.

—
Appelez une demi-heure avant la fin du traitement pour qu'on vienne vous chercher.

Une demi-heure avant ! Mais comment veut-il que je sache quand c'est ! C'est la première fois que j'y vais !

Je dois d'abord voir mon cancérologue. Un homme un peu plus jeune que moi qui a affreusement mauvaise mine. J'espère qu'il n'est pas malade. Il me pose les questions routinières – pas de fièvre, pas de rhume ? –, examine mon bilan sanguin de la veille et me montre comment coller mon patch anesthésiant sur l'endroit où se trouve mon Port-à-Cath, c'est comme ça qu'on appelle la petite chambre d'injection implantée sous la peau de mon décolleté. Maintenant, il faut attendre 30 minutes pour que ça fasse effet. La prochaine fois, je pourrai le coller moi-même à la maison avant de venir, maintenant que je sais comment faire.

Je vais voir l'infirmière qui me demande si je veux m'installer dans un box ou dans un fauteuil. J'opte pour le fauteuil, ça fait moins malade. Peu après, elle vient me voir pour me poser la perfusion. Elle installe un champ stérile autour de ma clavicule droite. Heureusement, j'avais réfléchi avant et mis un chemisier. Si j'avais mis un tee-shirt, je me serais retrouvée torse nu. Elle enlève le patch – qui a eu le temps de faire effet – et me pique par la peau du décolleté dans la chambre d'injection placée en dessous. Scotche le tout et accroche une première poche au porte-perfusion. Je ne sais pas si cela s'appelle comme ça, mais comme cela ressemble à un portemanteau mais qu'on y met des perfusions, le nom me semble approprié. Elle me dit que j'ai le droit de bouger. Alors je vais prendre un thé. Mes médicaments ne sont pas encore arrivés, ils doivent être livrés de la pharmacie de la clinique. On ne peut pas les commander à l'avance (ce qui ferait

gagner un paquet de temps), parce qu'il faut être sûr que je sois là, que ce soit bien moi et que j'aille assez bien.

Deux gobelets de thé et une première poche de sérum physiologique plus tard, j'attends toujours mes médocs. J'agrippe le manche de mon porte-perf et me dirige vers les toilettes. Le porte-perf est équipé d'un pied à roulettes, donc mis à part le fait qu'une des roues couine – comme le caddie au supermarché – j'arrive à bon port. Mais là, problème : le bas du porte-perfusion est trop large, il ne rentre pas dans les toilettes. Oui, mais va falloir que j'y aille. Déjà, j'ai une vessie de première communiante, si en plus je bois des thés pour faire passer le temps et qu'on m'injecte des litres de sérum avant même le traitement, alors là, je ne garantis plus rien. Le porte-perf à la main, je vais au bureau des infirmières :

—

Excusez-moi de vous déranger, mais le porte-perfusion n'entre pas dans les W.-C.

—

Oui, on le sait. (Quoi, elles le savent ?!) Il y en a des plus petits, allez voir.

Je fais rapidement le tour de la salle pour voir si, à côté d'un fauteuil non occupé, en tout il y a en une vingtaine, il n'y aurait pas un engin compatible avec la taille des toilettes. J'en trouve deux et je change de support. Tout le monde me regarde. Mais bon, de toute façon, il n'y a que ça à faire. Pendant que je retourne aux W.-C., je me répète intérieurement :

La prochaine fois, il faut tout de suite prendre un petit, tant pis pour ceux qui viendront après moi.

Quand je reviens à ma place après mon expédition, mes médicaments ne sont toujours pas arrivés mais j'ai trois appels manqués sur mon portable. Le premier est de Patricia, une collègue du lycée qui a également eu un cancer, mais qui est en fin de traitement. Elle passait à la clinique, voulait savoir si j'y étais par hasard. Sympa. Je la rappelle, elle vient me faire un petit coucou entre deux rendez-vous.

Le deuxième est d'Alex, une amie. Elle pensait à moi et pouvait venir me tenir compagnie si j'en avais envie. J'ai envie. Je la rappelle.

En l‘attendant, je rappelle mon mari. Le troisième appel manqué. Il y a plein de gens qui s’inquiètent pour moi.

Quand mon traitement – taxotère/endoxan – arrive enfin, l’infirmière me dit qu’il y en a pour deux heures et me demande si je veux manger là. Pourquoi pas. Je remplis une feuille de menu. Comme tout le monde m’a dit que j’allais avoir des nausées et que je n’ai pas encore mis ma magnétiseuse à l’épreuve, je choisis prudemment un potage, du jambon blanc, des carottes, un fromage blanc et une compote. Quand le repas arrive, tous les aliments sont tellement insipides – de la vraie bouffe d’hosto – que je me demande à qui cela pourrait bien donner des nausées.

À midi, la poche de médicaments est presque vide. Quand je demande à l’infirmière s’il y en a encore pour longtemps, elle m’annonce :

—

Environ quarante minutes, le temps de rincer.

Alex, qui est arrivée entre-temps pour me tenir compagnie, me regarde, interloquée. Elle pense la même chose que moi – Comme si c’était sale.

J’appelle la compagnie de taxi pour que quelqu’un vienne me ramener à la maison, en espérant que c’est un autre chauffeur. Mauvaise pioche, c’est le même que ce matin.

—

Vous allez bien ?

—

Oui, merci.

—

C’est bizarre. Normalement, les gens ont des nausées.

Oui, mais je ne suis pas quelqu’un de normal.

—

Ça y est. Après la deuxième cure de chimio, mes cheveux tombent. Il y en a partout sur le sol de la salle de bains. Un vrai tapis. J’appelle mon mari.

—
Regarde ! C'est affreux !

—
Mais non. Imagine si tu n'avais pas fait tondre tes cheveux. S'ils avaient été longs. Ça aurait été plus difficile à supporter, et à ramasser…

Il a raison. Comme d'hab. Alors je vais chercher la pelle et la balayette et je commence à nettoyer. Malgré moi, j'ai quelques larmes qui tombent par terre. Elles forment des petites boules de poils.

Mes cheveux tombent. Et mes poils aussi. Curieusement, j'avais fait abstraction de ce fait. Je me regarde dans la glace, cette fois-ci pas pour scruter les ravages que font… mais pour examiner de près les effets du taxotère. Sur la tête, plus rien. D'après mon mari, je ressemble à Sinéad O'Connor. C'est gentil de sa part de dire ça, parce qu'elle est vraiment belle. D'après ma fille, le crâne rasé et les cicatrices à la base du cou et sur le décolleté, ça fait guerrière. « *Warrior* », comme elle dit.

—
Tu sais maman, comme la femme qui joue dans *Alien III*.

Sous les bras, génial ! Pas un poil, c'est tout doux. Et les jambes, je ne vous dis pas. Super lisses. Ils devraient le commercialiser comme produit dépilatoire : Taxotère – des jambes im-pec-ca-bles. Par contre, au milieu, je ressemble à une actrice porno. Bon, il est bientôt cinq heures et demie, l'heure du retour du guerrier et de la sieste crapuleuse (les enfants sont en vadrouille !). Il faut que je me prépare. Je ne suis pas très à l'aise dans ce nouveau corps. Alors, je choisis ma plus belle culotte en dentelles et un petit caraco pour cacher la vilaine balafre qui traverse mon sein comme la cicatrice le visage d'Al Pacino dans *Scare face*. *Scare tit*, voilà comment je me nomme. Le résultat n'est pas trop mal, d'autant plus que j'ai perdu deux trois kilos dans l'affaire. Mais ma tête ne me convient pas. Alors je mets mon petit bonnet noir (j'en avais finalement trouvé un chez mon coiffeur raseur de tête) et m'allonge sur le lit pour bouquiner un peu. Lingerie fine, lunettes et bouquin, ça fait intello sexy ! Quand l'homme de ma vie entre dans la chambre, il me jette un sourire admirateur et m'enlève mon bonnet.

—
Pourquoi tu t'embêtes avec ça dans la maison ?

—
Je pensais que cela te gênait, que cela faisait malade…

—
N'importe quoi ! Je t'aime de toute façon et en plus, tu as un joli crâne.

Moi aussi, je l'aime.

—

Après mes quatre cures de chimiothérapie commence la radiothérapie. 33 séances à raison de 5 par semaine (pas le week-end) sauf si l'appareil est en révision, recalibrage ou en panne. Avant de commencer, il faut que je me rende à la clinique pour une séance de repérage et de tatouage du sein. On me tatoue des petits points qui ressemblent à des mini-grains de beauté pour que les manipulateurs puissent se repérer. Ça fait super mal !!! Je ne comprends pas comment certaines femmes peuvent endurer ce supplice juste pour avoir un dessin.

Lors de l'entretien préparatoire, on m'indique mon horaire de passage : 14 h 20.

—
Désolée, mais ce n'est pas possible. Je travaille à cette heure-là. J'aurais aimé venir le soir après mes cours. Vers 17 h 45.

Le monsieur en face de moi a l'air consterné.

—
Comment ça ? Après vos cours ? Vous travaillez ? Mais vous devriez être en arrêt maladie. Vous allez être fatiguée.

—
Oui, je sais, mais je préfère continuer de travailler.

J'avais eu une longue conversation avec mon chirurgien sur ce sujet. L'idée d'être cantonnée six mois chez moi en arrêt maladie avec pour seule fenêtre sur le monde extérieur le personnel médical que j'allais rencontrer pendant les consultations m'avait terrifiée. D'ailleurs, j'allais très bien, je ne me sentais pas du tout malade, je n'allais quand même pas me faire dicter ma vie par ce cancer de rien du tout ! Comment faisaient toutes ces femmes commerçantes,

médecins, avocates et autres professions libérales ? Elles ne s’arrêtaient pas, alors moi non plus. Mais je dois avouer que j’ai eu un traitement de faveur de la part de ma hiérarchie. L’inspecteur régional, un homme charmant et très attentif, m’avait taillé une solution sur mesure. Une jeune collègue qui avait un détachement dans un organisme culturel de la ville allait être à ma disposition. Si je ne me sentais pas bien, il suffisait que je l’appelle pour qu’elle vienne me remplacer au pied levé. Quand je voulais et autant que cela serait nécessaire. Que plus personne ne crache sur l’Éducation nationale ! Je m’étais fait remplacer trois fois une semaine pour les cures de chimio. C’est tout. Dire que je n’ai pas été fatiguée serait mentir. Mais même les jours où je n’allais pas bien, me lever, m’habiller, me maquiller et faire cours me remontait le moral. Par contre, j’aurais volontiers délégué la correction de mes copies…

—

Bon, dans ce cas, il faut repousser le début du traitement d’une semaine. Je ne sais pas si votre cancérologue sera d’accord… Il faut que je me renseigne.

Il est d’accord.

—

Donc, tous les soirs à 17 h 45 (Il suffisait de le demander).

—

Je vous en remercie beaucoup, mais il y a encore un petit problème. Le jeudi, je travaille de 17 h 15 à 18 h 15. Est-ce que je pourrais venir après… ?

Il semble regretter d’avoir commencé à me trouver sympathique. Une emmerdeuse, voilà ce que j’étais. Et oui, il avait raison. Mais pas n’importe laquelle. Être une vraie chieuse, c’est un travail de tous les instants. Je sors le grand jeu :

—

Je suis sincèrement désolée (pas vrai), je sais que cela pose des problèmes d’organisation (je m’en fous), mais je ne peux vraiment pas déplacer mon cours (ça, c’est vrai)…

Il me regarde. C’est gagné. Pour ne pas s’avouer vaincu, il refile le bébé à ses collègues.

—

Vous verrez ça tous les débuts de semaine avec l'infirmière qui coordonne les rendez-vous. Des fois, il y a des désistements.

Yes !

—

Il n'y a qu'une salle de radiothérapie. Ça doit coûter cher, ces appareils-là. Pour fluidifier le passage des patients et pour conserver un semblant de discrétion et d'intimité, un système simple mais ingénieux a été mis en place. Pendant qu'une personne est sur la table, une autre doit se préparer dans une cabine. Quand la première personne a terminé, elle entre dans une autre cabine et c'est à la deuxième personne d'y aller. Et ainsi de suite. Comme ça, on ne se croise pas. Reste tout de même le problème du trajet de la cabine à la salle d'examen : environ 8 mètres à marcher en chaussures et pantalon mais les seins à l'air. Pas facile. J'enfile un petit débardeur que j'enlève juste avant de monter sur la table. Ça va. Je le garderai dans mon sac pour la durée du traitement.

Les manipulateurs sont très gentils mais ils ne trouvent pas les repères qu'on m'avait tatoués. Ils les confondent avec mes vrais grains de beauté. Il faut les refaire. Est-ce que cela me gênerait si l'on changeait de couleur ?

—
???

—
Du noir.

—
Pas du tout. (Vu ma balafre, je ne suis vraiment plus à ça près.)

Il ne faut pas bouger pendant les rayons. Pendant environ une minute et demie. Une heure de trajet, trouver une place pour se garer, du temps en salle d'attente, déshabillage, rhabillage… Pour une minute et demie ! Quand je pense qu'il y a des gens qui habitent à plus de cent kilomètres et qui viennent tous les jours.

Après le traitement, le monsieur qui s'est occupé de moi dit :

—

Attendez un instant, ne sautez pas de la table tout de suite. Je vais la faire descendre.

Je trouve ça gentil. Je ne sais pas encore qu'il dira exactement, mais vraiment EXACTEMENT la même chose à chaque fois. Dans quelques semaines, j'aurai envie de lui faire bouffer sa phrase !

On m'a conseillé d'aller voir quelqu'un qui sait « couper le feu ». Parce que la radiothérapie, ça brûle ! Je suis plutôt cartésienne et ne crois pas trop aux rebouteux. Non, pour être plus précise, je ne crois plus aux rebouteux, parce que quelques années auparavant, j'étais bien allée voir quelqu'un. Je souffre d'eczéma depuis que je suis adolescente. À chaque fois que j'ai un stress quelconque – et je suis du genre stressée – j'ai des boutons qui poussent. Des dizaines de dermatos, des kilos de pommade à la cortisone, tous les traitements imaginables ne sont pas venus à bout de mon problème. Une fois, j'avais même fait trente séances d'UV-thérapie. À la fin, j'étais joliment bronzée – et mes boutons aussi.

Nous habitons dans un village pas très loin des Cévennes – et il est bien connu que le nombre de rebouteux et guérisseurs en tout genre augmente plus on monte en altitude et plus on s'éloigne des grandes villes. Ici, tout le monde connaît quelqu'un qui sait guérir les maladies de peau, les verrues, le zona. Une voisine m'a donné le nom de quelqu'un de « vraiment efficace, les gens viennent de loin pour le voir » dans un village voisin (un peu plus proche de la montagne). Il était dans le bottin, j'ai essayé de l'appeler pour prendre rendez-vous. Impossible. La ligne était constamment occupée. C'était désespérant. Un jour, j'y suis allée pour voir. Je me suis retrouvée devant un haut portail en métal, aucune possibilité de voir ce qu'il y avait derrière, pas de sonnette non plus. J'ai attendu un petit moment. Peut-être que quelqu'un allait entrer ou sortir. Et effectivement, au bout de quelques minutes, le portail – électrique – s'est ouvert et un petit monsieur est sorti.

—

C'est pour quoi ?

—

Bonjour. Je souhaite prendre un rendez-vous avec Monsieur Valois.

—

Les rendez-vous se prennent exclusivement par téléphone !

—

J'ai essayé plein de fois, mais c'est toujours occupé.

—

C'est qu'il est très occupé, Monsieur Valois ! Il faut composer le numéro, si c'est occupé, le refaire, le refaire, le refaire, jusqu'à ce que ça décroche.

—

Puisque je suis là, vous ne croyez pas que je pourrais prendre rendez-vous directement ?

—

Les rendez-vous se prennent exclusivement par téléphone ! Mais je vais voir ce que je peux faire pour vous. Venez !

Je l'ai suivi. Il m'a fait entrer dans une pièce par une porte de terrasse. Les volets étaient clos, je ne voyais rien. Il a allumé une petite lampe (je ne voyais toujours rien) et a chaussé des lunettes en cul de bouteille. Il ressemblait au notaire des *Aristochats*.

—

Bon alors, qu'est-ce qui vous amène ?

Monsieur Valois, c'était lui.

—

Je fais de l'eczéma sur les jambes, surtout les tibias. J'ai suivi plein de traitements, mais cela ne part pas.

—

Ça ne m'étonne pas ! Pour l'eczéma, il faut venir voir Valois. 35 ans que je soigne les gens. Tout le monde vient me voir. Ils font des centaines de kilomètres pour venir voir Valois. Montrez-moi ça.

Va falloir que je me déshabille. Comme une idiote, je m'étais mise

en jean, au lieu de porter une jupe. Mais justement, à cause de mon eczéma, je ne pouvais pas porter de jupes. C'était trop moche ! J'ai fait mine d'enlever mes chaussures, mais Monsieur Valois n'avait pas de temps à perdre.

—

Qu'est-ce que vous faites là, non, gardez vos chaussures, baissez juste le pantalon, pour que je puisse voir.

Il s'est assis sur un canapé en face de moi et a inspecté mes tibias. Je commençais à avoir conscience de ma situation. Je me tenais, le pantalon baissé et agglutiné autour de mes chevilles – ce qui rendait une fuite quasi-impossible – face à un vieux monsieur qui avait les yeux exactement à la hauteur de mon pubis et qui s'était mis à me tripoter les jambes en parlant tout seul.

—

40 ans que je soigne des gens. Ils viennent de Paris pour voir Valois. Vous avez un eczéma *bulliforme*. Ça veut dire que ça fait des bulles. Le *bulliforme*, c'est le plus dur à faire partir. 45 ans que je soigne les gens. J'ai commencé à dix-sept ans. Il y en a qui viennent en hélicoptère. Tout le monde vient voir Valois. Mettez un peu de pommade à la cortisone. On donne ce qu'on veut, mais au minimum, ça fait 20 euros. Il va falloir revenir.

—

Je peux prendre rendez-vous tout de suite ? me suis-je entendue dire.

Non, mais c'est contagieux, tu es devenue folle !

—

Les rendez-vous se prennent exclusivement par téléphone !

Depuis ce jour-là, j'avais décidé de ne plus croire aux rebouteux. Mais je ne connaissais pas encore Monique.

Monique, c'est ma coupeuse de feu. Une gentille dame qui habite mon village. Je suis allée la voir après chaque séance de radiothérapie. Et ça a marché. Les manipulatrices à la clinique l'ont vu tout de suite.

—

Vous avez une belle peau. Pas de cloques, pas de crevasses. Vous allez voir quelqu'un ?

—
Oui. Une dame qui coupe le feu.

—
On voit tout de suite la différence. C'est vraiment efficace.

Depuis, je ne crois toujours pas aux rebouteux, mais je crois en Monique.

—

En février, mes cheveux avaient assez repoussé pour que je puisse aller chez MES coiffeurs pour ma première coupe. Histoire de mettre un peu de forme là-dedans. À certaines occasions, j'ai commencé à sortir sans perruque. Un déjeuner avec des copines, un dîner au resto avec mon mari. Mais je n'arrivais pas à m'habituer à cette nouvelle chevelure très foncée et très crépue. Donc, j'ai fait quelques expérimentations. Le premier blond a complètement viré au jaune. (« Tu ressembles à Tintin ! », dixit l'homme de ma vie.) Après deux trois rendez-vous supplémentaires, on a réussi à me rendre blonde platine et j'ai adopté une coupe à la Jean Seberg dans *A bout de souffle*.

—

C'était l'été. L'heure des examens de contrôle. Je retourne au cabinet de radiologie. C'est la même manipulatrice. La douce. De nouveau, elle prend maintes précautions pour ne pas me faire mal. D'autant plus que mon sein est très enflé depuis la radiothérapie. Un œdème qui mettra des années à se résorber.

—
Ne vous rhabillez pas. Installez-vous sur la table d'examens, torse nu. Le médecin va venir dans quelques minutes.

Je suis la manipulatrice dans la pièce adjacente, celle où l'on pratique les échographies. Le médecin arrive.

—
Tout va bien, Madame. On se revoit dans un an pour une mammographie et une IRM. Au revoir.

Illustration de couverture : Pascal Sieja
© Juliane Allendorf
et les Éditions du Panthéon, 2018
EAN 9782754740234